



## Quand l'Ecole de Kharkiv en avait plein le dogme

**A Beaubourg, une exposition revient sur le subversif mouvement photographique ukrainien né dans l'underground soviétique des années 70. Avec pour principal objectif de contrer la propagande de Moscou en tirant parti de son manque de moyens.**

**E**n slip, avec une drôle de bouée autour de la taille, il fait le pitre. Le célèbre photographe Boris Mikhaïlov, entouré de deux gamins, joue avec un méli-mélo de cordes sur un terrain vague. Derrière l'objectif, c'est un copain, Evgeniy Pavlov, qui prend la photo, en 1988. Ensemble, dans les années 70, les deux artistes, avec d'autres photographes, ont formé une petite troupe à l'origine de la

célèbre Ecole de Kharkiv – une lignée d'artistes insolents, sur trois générations, dans l'Union soviétique puis dans l'Ukraine indépendante. Boris Mikhaïlov en est la figure la plus connue mais derrière ce chef de file se cachent de nombreux auteurs, tous très doués. La photographie noir et blanc qui le montre ligoté est exposée en ce moment dans «Ukraine, une donation contemporaine» au centre Pompidou. Une exposition, au niveau 4 des collections de Beaubourg, importante à double titre. Tout d'abord parce qu'elle met en avant des œuvres d'artistes contemporains ukrainiens, de Kiev, d'Odessa et de Kharkiv, données au musée français en 2021 à l'heure où le patrimoine artistique ukrainien est menacé par la guerre de Poutine (*lire ci-contre*). «*Cette donation était prévue bien avant la guerre*, précise le commissaire Nicolas Liucci-Goutnikov. *C'est une réponse à la donation d'art contemporain d'URSS et de Russie à Beaubourg. En 2016, le jour de l'ouverture de "Kollektzia!"*

*– l'exposition de la donation russe –, un groupe de collectionneurs ukrainiens est venu me voir: ils voulaient eux aussi faire une donation similaire à la France pour faire rayonner l'art ukrainien. A l'initiative de l'Ukrainian Club of Contemporary Art Collectors, 160 pièces ont été données au musée national d'Art moderne. Dans l'esprit des donateurs, il y avait un enjeu, notamment après l'invasion de la Crimée et à cause de la guerre larvée dans le Donbass.»*

**Interdits.** Outre la portée de cette donation, l'accrochage de Beaubourg est aussi précieux parce qu'il consacre une salle entière à la fameuse Ecole de Kharkiv, famille photographique née dans l'underground soviétique et qui fait rayonner l'art ukrainien aujourd'hui. Une école insolente à l'égard des diktats de Moscou, et ce, depuis ses débuts. Dès les années 60, en marge de leurs emplois dans les usines (ingénieurs, métallurgistes...), les photographes de Kharkiv, capitale rouge, industrielle et constructiviste de l'Ukraine soviétique dans les années 20, ont à cœur de créer un langage plus proche de la vraie vie. Ils se retrouvent rue Gamarnika, dans le club photo de la Maison des arts amateurs des syndicats pour échanger des idées – ainsi que les rares documents en provenance de l'autre côté du rideau de fer. L'air frais vient de Tchécoslovaquie ou de Lituanie, pays qui a un accès à la mer et peut faire passer des revues sous le manteau. Ces artistes n'ont qu'une idée en tête: ne pas reproduire la propagande de Moscou. En Union

soviétique par exemple, la nudité, assimilée à de la pornographie, est un acte passible de trois ans d'emprisonnement. Mais les photographes de Kharkiv s'en moquent et bravent les interdits.

En 1971, Evgeniy Pavlov photographie de jeunes hippies à poil près d'un lac dans «*le Violon*», une série mythique aujourd'hui. Pour ces photographes téméraires, le corps nu est le symbole du rejet du tabou soviétique. Ils le photographient magnifié, avec des effets visuels: Jury Rupin utilise la solarisation – inversion des densités d'une photo noir et blanc – sur des baigneurs en Crimée (1978) et Oleg Maliovany, réputé pour la virtuosité de ses manipulations techniques, «postérise» – réduction des couleurs – de sublimes corps roses.

Aux murs de Beaubourg, Boris Mikhaïlov – star actuelle de l'art contemporain, récemment célébré par la Maison européenne de la photographie – fait donc l'andouille en petite tenue, symboliquement saucissonné, juste avant la fin de l'empire soviétique. Sur les tirages de Beaubourg, éclate aussi la nudité de filles bondissantes dans un triste appartement standardisé en 1988 (Roman Pyatkovka). A Kharkiv, les photographes montrent la réalité telle qu'elle est: en 2000, Sergiy Solonsky ne cache rien de la précarité des fabricants d'alcool de contrebande.

Plusieurs générations se réclament de l'audace des débuts. L'Ecole de Kharkiv voit se succéder plusieurs groupes, le groupe Vremya (né en 1971 et dissous en 1976), puis Gosprom dans les années 80 et Shiloh, **Suite page 26**

Série «La Fuite de Timoshenko» (2012), groupe Shilo. PHOTO GALERIE ALEXANDRA DE VIVEIROS



Suite de la page 25 fondé en 2010. Dans les années 70 et 80, les photographes exposent clandestinement, dans des «cuisines», car leurs accrochages sont aussitôt fermés par le KGB. De plus, ils se battent avec l'indigence du matériel soviétique, avec le manque d'optiques, avec le mauvais papier, avec la rare pellicule, avec la mauvaise qualité des produits chimiques. Tandis qu'à l'Ouest, le matériel est produit par des fabricants privés, à l'Est, l'industrie soviétique patine, les photographes bricolent et cherchent sans cesse à améliorer la qualité de leur rendu. «La photo, ça a toujours été une lutte contre la poussière et les rayures, surtout à l'époque du mauvais matériel soviétique», nous expliquait le photographe Evgueny Pavlov sur la scène des Rencontres d'Arles en 2022. Je les ai pris comme des signes du temps et je me suis mis à les souligner avec des feutres de couleur.»

Ingénieux, les photographes tirent donc parti de l'archaïsme de leur outil, ils expérimentent la solarisation, la double exposition, les montages, les colorisations ou les retouches. Ils peignent à gros traits sur leurs images noir et blanc. La première période de la photographie ukrainienne a aussi été nommée Orwo, en référence à l'Orwochrome, une pellicule bon marché d'Allemagne de l'Est qu'utilisaient ces photographes. C'est à Tatiana Pavlov,

épouse du photographe Evgeniy Pavlov, et historienne de l'art, que l'on doit cette appellation ainsi que le nom d'École de Kharkiv, terme qu'elle utilise pour la première fois à Moscou à la galerie non-conformiste On Kshirka, en 1989.

«Sauvetage». Aujourd'hui Tatiana et Evgeniy Pavlov sont réfugiés à Graz (Autriche). Le jour de l'attaque russe en Ukraine, une bombe est tombée dans leur rue à Kharkiv. Le couple a quitté la ville le 28 février avec seulement une petite valise pour un périple de quatre jours. Depuis «plusieurs personnes ont déployé des efforts considérables, au péril de leur vie, pour procéder à l'évacuation des archives des photographes de Kharkiv», explique par mail Tatiana Pavlov. Plusieurs institutions culturelles européennes ont participé à ce projet de sauvetage dont l'Institut de design et de communication FH Joanneum qui redirige les archives auprès de chaque auteur». Parallèlement, Tatiana et Evgeniy Pavlov font partie des généreux donateurs de Beaubourg. «J'ai fait don au plus cher musée d'art contemporain d'Europe des séries de mon mari Evgeniy Pavlov, significatives pour l'histoire de l'art contemporain ukrainien : les premiers tirages d'artiste de «Violon» (1972), «Mythologies» (1988), des photomontages «Factory Life»

(1992) et de la première série «Psychose» (1983)», détaille l'historienne.

Si une personne œuvre aussi pour la postérité de l'École de Kharkiv, c'est le photographe ukrainien Sergiy Lebedynsky. Ingénieur dans l'entreprise de sa famille – des fabricants de transmetteurs de pression –, il a convaincu les siens de financer le Moksop, un musée qui devait ouvrir en septembre 2022 à Kharkiv. «Une semaine avant que la guerre ne commence, j'étais en train d'installer les lumières du nouveau musée. Nous devions montrer le travail de Boris Mikhaïlov mais tout a été annulé. Nous avons dû évacuer la collection en Allemagne, où je travaille.» Ingénieur et photographe, Lebedynsky avait à cœur de montrer l'École de Kharkiv à Kharkiv. «Nous aussi, comme le Japon ou l'Allemagne, nous avons un patrimoine et une histoire photographiques. Le projet du

musée m'a paru essentiel quand je me suis rendu compte que les institutions ukrainiennes achetaient des œuvres de Damien Hirst ou d'Andreas Gursky plutôt que des artistes ukrainiens.» Riche de 5000 œuvres et de 50000 négatifs – dont certains récupérés in extremis car les familles n'en mesuraient pas forcément la valeur – le Moksop est en suspend. Il vit sur Internet grâce à un site très fouillé. C'est le musée d'art de Wolfsburg en Allemagne qui a recueilli les tirages évacués depuis l'Ukraine. Aux dernières nouvelles, le bâtiment du Moksop à Kharkiv est encore debout. Et tous les jours, pleuvent encore des bombardements.

CLÉMENTINE MERCIER

UKRAINE, UNE DONATION CONTEMPORAINE au centre Pompidou (75004). Rens. : Centrepompidou.fr

## A Madrid, l'art de Kyiv réchappé des bombes

Le musée Thyssen présente une cinquantaine d'œuvres de l'avant-garde, extraites de deux musées de la ville avec l'aide du président Zelensky. Une prouesse en temps de guerre.

À la mi-novembre, un camion très spécial est parvenu à passer la frontière séparant l'Ukraine de la Pologne. Ce matin-là, des dizaines de missiles russes s'abattent sur le pays envahi, provoquant la panique, des coupures d'électricité et le blocage des routes. Par miracle, et parce que les ambassadeurs ukrainiens en Pologne et en Espagne avaient bataillé ferme pour lui donner la priorité, ce convoi a pu passer avant tous les autres, après douze heures de route épiques depuis Kyiv. Le précieux chargement est ensuite arrivé à Madrid, au musée Thyssen, où il est aujourd'hui exposé jusqu'à fin avril : 51 œuvres (peintures, dessins, sculptures...) extraites du musée

d'Art national et du musée du Théâtre, de la Musique et du Cinéma, à Kyiv. C'est ainsi que le raconte le critique d'art Konstantin Akinsha, un des trois commissaires de cette exposition, la première de l'avant-garde ukrainienne à sortir des frontières nationales. «Les fonctionnaires des musées à Kyiv ont supporté des journées sans électricité, ont dû se réfugier dans des abris, souvent même dormir dans les locaux des musées, afin de mener à bien cette expédition, dit-il au téléphone depuis Venise. On se serait cru en pleine Seconde Guerre mondiale.» Funeste clin d'œil : Konstantin Akinsha, parti aux États-Unis en 1993, est spécialisé dans les vols d'œuvres d'art lors du dernier conflit mondial.

**Convulsion.** Pour réaliser cette prouesse, il a fallu l'entremise de Volodymyr Zelensky, l'implication des ambassadeurs et d'Akinsha, et le volontarisme de Francesca Thyssen-Bornemisza, une des 12 membres du board du célèbre musée privé madrilène. «On a fait en quatre mois ce qui en général néces-

site deux ans», confie sur place Marta Ruiz del Arbol, la commissaire technique. Intitulée «Dans l'œil de l'ouragan», l'exposition incorpore des œuvres réalisées entre 1900 et 1930 et traduit l'effervescence artistique d'avant-garde qui se manifesta au beau milieu d'une intense convulsion politico-sociale : effondrement des Empires, Première Guerre mondiale, révolution de 1917, guerre d'indépendance (1918-1921) et, pour finir, au début

des années 30, les purges stalinienne qui exécutèrent l'intelligentsia ukrainienne, dont les grandes figures comme Les Kourbas ou Ivan Padalka. Les quatre salles qui rythment l'exposition déclinent ainsi l'essor et la chute de ce mouvement artistique bouillonnant, où se superposent tous les styles en vigueur en Europe occidentale, du figuratif à l'art abstrait en passant par le constructivisme. «Il y a même un concept synchrétique et propre, le Cubofu-

turisme, mélange du cubisme à la française et du futurisme italien», précise Marta Ruiz del Arbol.

«Décolonisation». Outre la tâche de protéger les œuvres en péril (aux 51 pièces ukrainiennes ont été ajoutées 18 autres, issues de collections privées), l'idée a été de mettre en avant des artistes peu connus. Si l'on excepte Sonia Delaunay – née Sarah Eliivna Stern et issue d'un shtetl au sud-est de Kyiv – ou Kasimir Malévitch, on découvre ainsi des figures nationales. Telles Bohomazov et ses scènes colorées rurales, Mykhaïlo Boïtchouk qui donna naissance à un mouvement du même nom, ou encore l'artiste aux multiples facettes Alexandra Exter qui vécut de Moscou à Paris, se distingua dans le suprématisme ou le constructivisme, et dont on peut notamment admirer ici son Pont de Sèvres. Ou encore des chefs de file de la Kultur Lige, qui tenta de faire fusionner la culture yiddish et la modernité.

«Ces peintres et artistes ukrainiens embrassaient tous

les styles, voyageaient, se mêlaient à leurs acolytes de l'Ouest, ajoute Marta Ruiz del Arbol. Et, en même temps, ils ont su constituer un art national propre, indépendant. Les faire connaître était l'autre objectif de cette exposition.» Il y en avait aussi un troisième : «En finir avec la propagande de Moscou qui a très bien su véhiculer l'idée d'une avant-garde russe monochrome, alors que c'est faux ! enrage Konstantin Akinsha. Cela fait trente-trois ans que nous sommes indépendants, la décolonisation artistique n'avait pas eu lieu. On reconnaissait l'art polonais, hongrois, mais pas le nôtre. Très paradoxalement et tragiquement, c'est Poutine qui, en nous envahissant, a rendu possible la reconnaissance de notre art propre, comme il a réveillé notre sentiment patriotique. Preuve de son immense idiotie.»

FRANÇOIS MUSSEAU  
Correspondant à Madrid

EN EL OJO DEL HURACÁN  
musée Thyssen à Madrid,  
jusqu'au 30 avril.  
Rens. : Museothyssen.org



Scies Tuning de Bohomazov. MUSÉE THYSSEN